

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Les fables d'un ironiste

Hugues Corriveau, *Troublant*, Montréal, Québec Amérique, coll. « Mains libres », 2001, 232 p., 22,95 \$.

Francine Bordeleau

Numéro 105, printemps 2002

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37327ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bordeleau, F. (2002). Compte rendu de [Les fables d'un ironiste / Hugues Corriveau, *Troublant*, Montréal, Québec Amérique, coll. « Mains libres », 2001, 232 p., 22,95 \$.] *Lettres québécoises*, (105), 39–39.

Hugues Corriveau, *Troublant*, Montréal, Québec Amérique, coll. « Mains libres », 2001, 232 p., 22,95 \$.

Les fables d'un ironiste

En cent textes froidement ciselés, Hugues Corriveau explore ces thèmes qui lui vont si bien : la cruauté, l'angoisse malade, les perversités retorses dont les vieux couples ont le secret...

RÉCIT
Francine Bordeleau

HUGUES CORRIVEAU, QUI SIGNE DES CRITIQUES de poésie dans un certain nombre de revues dont celle-ci, a une plume acerbe qui ne ménage guère les susceptibilités. Le même style parcourt l'œuvre nouvellistique. À cet égard, Corriveau aura fort à faire pour surpasser son *Ramasseur de souffle* (L'instant même, 1999), un recueil qui plonge avec délectation dans les abîmes de la perversité et de la monomanie.

Ici, le nouvellier renoue avec la manière d'*Autour des gares* (L'instant même, 1991), un recueil de cent nouvelles d'environ une page qui lui a valu le prix Adrienne-Choquette. La partie centrale de *Troublant*, intitulée « Cruautés », pourrait chapeauter l'ensemble du livre, à cause d'un ton caractérisé par la distance — envers les situations proposées et les personnages mis en scène — et l'ironie. En outre, les moments de vie saisis au détour de chacun des textes n'ont rien de bucolique : une fois de plus, Corriveau montre en effet qu'il préfère largement traiter de l'abord sombre, ou gris, ou inquiétant des choses.

Le gris pourrait être par exemple la couleur de la première partie, « Entre eux », où pendant vingt textes un homme et une femme jamais nommés — et toujours les mêmes ? — se tiennent des dialogues de sourds, s'injurient, se déchirent, se méprisent, ou encore parlent désespérément, de façon incohérente ou insignifiante, afin de ne pas voir que la solitude à deux est devenue leur lot quotidien. Incommunicabilité, lassitude, ennui mortifère constituent le substrat de la plupart de ces textes qui s'attardent peut-être à vingt moments différents de l'existence d'un même couple. À moins que l'homme et la femme ne symbolisent « le » couple. Quoi qu'il en soit, Corriveau projette sur eux un regard continûment goguenard qu'exacerbe encore, si besoin était, la brièveté des textes, le parti pris de la concision obligeant à être en quelque sorte expéditif dans le traitement des personnages et des situations.

La seconde partie, « Une petite fille de rien », obéit à un principe similaire. Est-ce la même fillette que dessine en vingt instantanés le nouvellier ? Elle a parfois, comme dit sa mère, la tête « pleine de folie ». Et l'envie de mourir, à cause de son méchant « père du vendredi ». Elle joue à la sorcière et fait peur au petit garçon. Elle joue aussi à la poupée et « analyse la forme de crâne qu'a son bébé » ; elle enfonce le doigt, constate « le mou sur la tête, comme le petit frère », tandis que « [l]a mère, elle, s'étonne de ce que le petit frère n'ait pas pleuré depuis bientôt une heure ». C'est sans doute ici que Corriveau témoigne le plus de tendresse envers son personnage, tout en évitant l'écueil de la mièvrerie ou du sentimentalisme. De



fait, le nouvellier réussit le tour de force de se coller aux peurs, à l'innocence perverse, à l'imaginaire de l'enfance sans que jamais ces évocations ne paraissent convenues. Cela tient notamment à la structure des textes, composés avec juste ce qu'il faut d'ambiguïté pour qu'opère un certain onirisme.

Cette ambiguïté s'appuie, par contraste, sur une écriture des plus précises, sur cette précision que commande l'extrême brièveté. Ici, pas de fioritures ou de circonvolutions : le style de Corriveau est d'une netteté sans égale. En même temps, il ménage un flou, une sorte d'entre-lignes très parlant qui supplée aux descriptions, suggère au lecteur des lieux, des contextes... À partir de presque rien — une attitude, une parole banale, un décor de bord de mer... —, le nouvellier invente des drames qu'il appartiendra toutefois au lecteur de reconstituer.

Les personnages de *Troublant* parlent : par dialogues ou monologues allusifs, où se devinent des points de suspension. Plus particulièrement dans « Entre eux », le discours, en apparence anodin, recèle des charges de haine contenue, de mécontentements profonds que met au jour, en contrepoint, un second discours, silencieux celui-là. Mais le procédé caractérise en fait les échanges entre hommes et femmes qui traversent le recueil. Ainsi dans la nouvelle intitulée « Dans la maison de campagne », où une femme décide de faire mourir son conjoint à petit feu : « Je suis venue l'apporter l'angoisse », elle a précisé, « pour que tu saches, aussi ». Quant à l'homme : « Et il devine pourquoi elle a décidé de cela. Ce qu'il ne comprend pas, c'est comment elle a pu s'y résoudre. » L'art de Corriveau réside en grande partie dans cette manière subtile, détachée, de créer des situations extrêmes, voire apocalyptiques, dans une manière qui consiste à mettre en scène l'intensité.

Tout n'est pas noir chez Hugues Corriveau : le recueil comporte ses quelques historiettes légères, comme celle où une femme veut absolument « la confiture de groseilles de Bar-Le-Duc épépénées à la plume d'oie » de chez Fauchon. Quelques moments de pause, en somme, que le lecteur, dont l'intelligence est considérablement sollicitée, et invitée à se rendre sous la surface des choses, pourra trouver salutaires.



Hugues Corriveau